

Forêts humaines

C'était au lendemain d'un orage batailleur. La lumière était limpide, les odeurs soyeuses des champs et des forêts embaumaient le vent. Nous cherchions en vain ce lieu discret : une mystérieuse formation naturelle autour d'un cours d'eau sous les arbres. Après plusieurs voies sans issue et en absence d'indications, nous fîmes halte face à une poutre verte barrant une route de terre. Un rectangle coloré pour randonneurs nous y fit signe. Le chemin forestier descendait après la barrière en douces ondulations sous une canopée vertigineuse et mouvante ; des petits ruisseaux sonnaient comme des grelots. Nous vîmes des dizaines de limaces orange vif, rampant sur le sol ou grimpant de subtils entrelacements d'herbes, d'écorces et de plantes - des microcosmes cultivés par des nains. Le chemin se poursuivait sur un kilomètre avant d'aboutir à une cascade. L'eau s'écoulait vers une zone dégagée de feuilles ou de buissons. D'étroits étangs disposés en gradins apparurent, séparés en aval par des diguettes surmontées de verdure. L'eau s'écoulait entre elles par des chutes étroites avant de se fondre dans de grands bassins diaphanes, éclaboussés par des rayons de soleil faseyant entre les arbres. C'était une tuffière féerique, un jardin japonais sauvage, formé par une association intime d'eau, de calcaire et de mousses.

Nous voulons des forêts, pas de faux rêves

Slogan de zadistes, cité par Gaspard d'Allens, *Des forêts en bataille*

*Il entend, dit la légende, le chant des oiseaux, les hurlements des loups ;
il comprend le cerf qui brame et la feuille qui craque en se détachant et va
rejoindre ses sœurs dans les valse du vent.*

Louise Michel, *Contes et légendes*

*Les choses se sont succédé dans l'ordre suivant : d'abord les forêts, puis
les cabanes, les villages, les cités et enfin les académies savantes*

Giambattista Vico, *la Science nouvelle* (1744)

(cité par Harrison, *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental*)

Le marais tuffeux d'Armory se trouvait en bordure d'une étroite vallée solitaire et finissante, peuplée d'une seule ferme avec dépendances et pâturages, séparée du pays et du bourg d'Auberive par de vastes collines boisées. Ce dernier lieu – situé au bord de l'Aube, comme son nom l'indique – était cerné par la forêt, jouxtant une abbaye médiévale, reconstruite en style classique puis vendue comme « bien public » après 1789. Nous connaissions la localité, découverte il y a plusieurs années lors d'une étape vers le sud. La tente plantée dans un petit camping à l'entrée d'Auberive, nous avons découvert l'abbaye et son parc par hasard. Un site majestueux et presque vide de visiteurs. C'était avant la création en 2019 du *Parc naturel national des forêts* entre Champagne (Haute-Marne) et Bourgogne (Côte d'Or). Mais cinq années plus tard, le bourg et son monastère ne sont guère plus fréquentés. Seul l'Hôtel de l'abbaye, au décor inspiré du Moyen-Âge, attirait des hôtes de passage.

Quelques personnages célèbres se sont succédé dans l'histoire d'Auberive : Bernard de Fontaine, abbé de Clairvaux, le fondateur de l'abbaye ; la fille de Diderot (originnaire de Langres, ville toute proche) qui y vécut après la Révolution, et Louise Michel qui fut prisonnière dans un lugubre cachot avant d'être déportée en Nouvelle-Calédonie. Quant à Claude Lévi-Strauss, il avait sa maison de campagne à Lignerolles, un village proche. Sa sépulture s'y trouve. Les forêts immenses lui ont peut-être rappelé l'Amazonie. L'Académicien savant a rejoint la forêt. Sa tombe est discrète, surmontée d'une curieuse formation rocheuse rappelant de la lave refroidie, une pierre percée¹. En face du cimetière, un des nombreux lavoirs de la région fait bouillonner l'eau captée dans la rivière. Le bruit de l'eau, le silence des morts, la vibration des frondaisons...

Qu'un Parc naturel des forêts ait été créé en France, et qu'il soit le dernier en date, n'est sans doute pas le fruit du hasard. Et non sans rapport avec l'Amazonie. Comme on le sait, les forêts, outre des réservoirs complexes de biodiversité, sont des puits de carbone qui absorbent le CO₂, stockent l'humidité et permettent sa diffusion loin des mers par évaporation. Mais le changement climatique les menace, ainsi que l'action des humains et la gestion industrielle et productiviste des forêts (incendies, déboisement, pesticides pour « nettoyer », sylviculture et monoculture intensive, production de pellets et de biomasse...). Phénomène qui avait été sous-estimé en quantité et en qualité jusqu'à présent. Nous y reviendrons, notamment sur base des livres de Gaspard d'Allens. D'autre part, la passion pour les arbres et les forêts s'est fortement développée en Occident, pour différentes raisons analysées ici.

Le pays au corps à corps

Ce séjour dans le Parc des forêts, nous l'avons réalisé en grande partie en le parcourant à bicyclette à partir d'un logement fixe. Ce dernier était une petite bâtisse du XIII^e siècle (la maison de l'homme chargé de collecter la dîme à l'époque), adossée à une grange tout aussi antique – la « grange dîmière » où étaient entreposés ces prélèvements – et à sa ferme. La fermière nous avait montré avec fierté la charpente majestueuse, qui avait été datée de la même période par des experts. Un peu plus loin, le long de la « Grande rue » – il y en a une dans presque chaque village, sans oublier la « Rue principale » –, un artiste exposait ses assemblages d'objets trouvés, avec lesquels il avait composé des êtres

¹ Selon le témoignage de l'ancien maire de Lignerolles, M Cornibert, l'anthropologue serait tombé amoureux de la région lors d'un retour de voyage en 1964. Selon le même M. Cornibert, « "Il n'aurait jamais voulu que sa présence dans le village change les habitudes de ses habitants", explique M. Cornibert qui se remémore l'emménagement du savant à "La Charmette", une grosse maison bourgeoise (ndlr : un « château » selon d'autres sources) entourée d'un parc boisé de 9 hectares. » Il vivait donc au milieu des bois. « M. Cornibert se souvient aussi des "longues promenades solitaires" en forêt de Claude Lévi-Strauss, de ses "cueillettes de champignons" dont "il connaissait chaque nom" et qu'il n'hésitait pas "à croquer tout crus" pour prouver qu'ils étaient comestibles. ». Bien que mort à Paris, Claude Lévi-Strauss fut inhumé à Lignerolles en toute discrétion. « Seule une demi-douzaine de personnes ont assisté mardi matin aux obsèques du célèbre anthropologue Claude Lévi-Strauss dans le petit village de Lignerolles, en Côte d'Or, dont les habitants eux-mêmes n'avaient pas été informés. » (Dans *La Dépêche du midi*, 4 novembre 2009)

hybrides : notamment les *Coriaces*. Des animaux fantastiques et forcément résistants, faits de bêtes empaillés et d'artefacts métalliques assemblés, portant parfois un masque à gaz pour échapper à la pollution. Nous découvrîmes bientôt que ce genre artistique était fort répandu dans la région, notamment lors d'une exposition au musée d'art contemporain de l'abbaye d'Auberive, ou dans un étrange café d'art le long de la Seine à Chamesson, nommé « *Les Z'uns possible* ». Dans certains villages, de petits êtres hybrides aux yeux écarquillés étaient nichés dans une encoignure de mur ou devant une ferme – y compris chez notre voisine à la charpente du XIII^e siècle.

La région n'est pas facile à arpenter sur un deux-roues non motorisé. Le territoire peut être très pentu, mais comme l'écrivait justement Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques* : « *L'effort physique que je dépensais à le parcourir était quelque chose que je cédaï, et par quoi son être me devenait présent* ». Les montées sont longues et raides, les descentes vertigineuses et tournoyantes fouettées par le vent. Ce fut une « connaissance par corps » (pour reprendre l'expression de David Le Breton), une immersion sensuelle dans le paysage. Mais également un vecteur de contact avec les habitants et les (très rares) autres cyclistes². Le Tour de France était passé dans « notre village » peu de temps auparavant ; les routes et les maisons étaient décorées de vélos, de drapeaux, de maillots peints, de figurines selon le style du pays. Nous vîmes un jour un père, et son fils, qui était notre voisin, en train d'enlever de vieux biclous accrochés à une clôture. Nous avons échangé longuement avec eux, nos bicyclettes témoignant de notre passion commune, bien que très différente.

Le duo assurait également le ravitaillement à bicyclette, ce qui n'est pas une mince affaire étant donné la rareté des épiceries et boulangeries. Dans notre village, il y avait eu une épicerie « néo-rurale » et un bistrot, mais ils avaient été fermés. Notre voisine fermière achetait ses surgelés au Lidl de Langres ; elle nous a offert des herbes du jardin, deux œufs fraîchement pondus et un pot de confiture de ses fraises. Nous avons heureusement découvert un petit marché bio (pain, fromages, légumes, miel...) qui se tient deux fois par semaine en plein air au village de Chambain. Près d'une heure de vélo aller-retour... Mais un lieu convivial. Et bon ! Dans un autre registre, un espace de baignade en plein air avait été aménagé avec l'eau de la rivière, l'Ource, à moins de deux kilomètres de chez nous. Mais il avait été fermé pour d'obscurcs raisons sanitaires...

Nous avons dès lors rayonné au départ de notre fermette médiévale, n'utilisant la voiture que pour une visite lointaine. Ce qui est merveilleux dans ce type de pérégrination – si la pluie n'est pas de la partie –, c'est à la fois le départ, le parcours et le retour. Soit le plaisir d'établir l'itinéraire la veille ou le matin en fonction de la météo, l'immersion dans le paysage verdoyant par monts et par vaux avec quelques arrêts et visites, le retour « à la maison » (sans monter la tente !), la douche, le repas et l'échange des impressions de la journée devant une bonne bière locale dans notre petit jardin. Bien plus exotique que les Canaries ou la Thaïlande...

² Nous n'avons croisé qu'un groupe de cyclo-voyageurs, lourdement chargés.

Humain et pas que « naturel »

Le pays, dont nous n'avons visité qu'une petite partie à la mesure de nos faibles jambes, n'est pas qu'une réserve « naturelle », il est aussi un lieu d'histoire très ancienne, dont témoigne d'ailleurs le célèbre Cratère (communément appelé vase) de Vix découvert dans un tumulus funéraire près de Châtillon-sur-Seine et qui daterait de 530 avant notre ère. Une pièce en bronze d'une contenance de onze cents litres et en provenance de Grèce. Le « vase » atteste des relations, sans doute fluviales, entre la population néolithique du centre de l'actuelle France et la lointaine Grèce. D'innombrables châteaux plus ou moins masqués (dont la vaste demeure de Lévi-Strauss, invisible dans sa petite forêt), des abbayes de divers ordres (cisterciens, chartreux, bénédictins, hospitaliers et autres) au fond des bois, des commanderies templières (un ordre combattant), des cathédrales, églises et chapelles, ponts antiques et gentilhommières datant de la Renaissance, etc. On y passerait des mois en toute saison.

Dans le registre abbatial, l'Abbaye du Val des Choues est singulièrement impressionnante. Sa localisation est admirable : une étroite clairière profondément encaissée dans la forêt, des bâtiments épargnés par le « classicisme » (elle a été fermée après 1789, puis abandonnée au XIX^e siècle et en partie démantelée pour construire un château à Rochefort-sur-Brévon). Nous avons la chance d'y assister au repas de la meute des chiens – menée par une singulière jeune femme épaisse aux cheveux ras –, entre aboiements et mastications silencieuses. Je pense un instant au *Roi des Aulnes* de Michel Tournier. Mais l'abbaye est loin des dévotions chartreuses ou cisterciennes : c'est un lieu de « mariage bourguignon » (nous avons vu défiler les caisses de champagne) et un gîte, ainsi qu'un « Musée de la vénerie ». Des colombes immaculées sorties tout droit d'un tableau de Picasso se promenaient sur les toits. Un site ébouriffant.

À cela, il convient d'ajouter ce que l'on appelle « le petit patrimoine » qui foisonne, notamment les superbes lavoirs en pierre de Bourgogne, parfois plusieurs par village, les vieilles fermes, les colombiers, les moulins, les tanneries, les maisons de forestier, les vieilles forges. Le tout dans une région très préservée avec des villages admirables, d'énigmatiques ruelles étroites cernées par la végétation, de vieilles demeures. Tels ceux que nous avons traversés à bicyclette : Villars-Santenoge, Menesble, Colmier-le-Bas, Colmier-le-Haut, Gurgy-le-Château, Chambain, Essarois, Vivey, Aprey et j'en passe. Rochefort-sur-Brévon est un village très curieux, surmonté d'un château un peu « dominant » et pourvu de quelques manufactures du siècle passé. Et puis de petits bourgs paisibles comme Auberive, Arc-en-Barrois, Recey-sur-Ource, Chamesson.

Les prisonnières et les « colons »

L'Abbaye d'Auberive fut aux origines un monastère cistercien (le vingt-quatrième) fondé en 1135 par le redoutable Saint Bernard de Clairvaux dans un fond de vallée marécageux et désert, en plein milieu de la forêt. Elle fut construite après avoir détourné la rivière Aube, ce que l'on peut voir encore aujourd'hui par sa canalisation qui contourne l'abbaye, et forme une romantique promenade arborée, nommée « entre deux eaux ».

La direction de l'abbaye – la « commende » – tomba quatre siècles plus tard (en 1516) sous la coupe de François I^{er} et « l'Abbé » devint une sorte de titre nobiliaire donnant droit à un tiers des revenus de l'abbaye. Nous sommes loin des idéaux cisterciens d'origine. Après les guerres de religion (XVI^e et XVII^e siècles), l'abbaye est en partie reconstruite en style classique et connaît une nouvelle période de prospérité. Elle devient un « bien public » à la Révolution, racheté par le gendre de Diderot qui y installe une filature de coton. L'abbaye fut ensuite vendue à un « maître des forges ». L'usage industriel du bois débutait, comme en témoignent aussi Rochefort-sur-Brévon et sans doute d'autres lieux du Parc.

En 1856 l'État rachète l'abbaye et en fait une « maison centrale pour femmes » durant près de trente ans. C'est la « période carcérale » de l'abbaye d'Auberive, que connaîtra la militante féministe et anarchiste, Louise Michel, qui y fut incarcérée en décembre 1871 et restera vingt mois avant d'être déportée en Nouvelle-Calédonie. Puis l'abbaye devint une « colonie industrielle » pour mineurs délinquants en 1885 et ensuite une « colonie agricole » pour jeunes garçons de 1894 à 1924.

Après un renouveau monastique, notamment cistercien, de 1927 à 1960, elle fut rachetée par Solvay en 1960 qui y fera une « colonie de vacances » pour son entreprise. Dans les documents actuels de l'abbaye, on qualifie encore de « colons » les personnes qui vécurent dans ces différentes « colonies » avant que le monument ne soit classé et ouvert au public.

En ce qui concerne la « maison centrale pour femmes » et ses conditions de vie, nous nous inspirons des *Lettres d'Auberive* de Louise Michel, de sa préface par Xavière Gauthier (militante féministe, autrice d'une biographie – *La vierge rouge* – et directrice de la collection « Œuvres de Louise Michel »). Mais à lire ces lettres, on n'y trouve quasiment aucune indication quant aux conditions de vie des femmes détenues. Comme l'écrit Gauthier, après avoir mis en doute un témoignage paru dans les mémoires posthumes de Louise Michel : « À son arrivée à Auberive, le 24 décembre 1871, elle est terrassée par l'échec de son idéal, par la répression sanglante, endeuillée par la mort de l'être aimé, "seule avec l'Idée" ». Vingt mois plus tard, quand elle quitte la centrale le 24 août 1873, elle a été capable de mettre à profit sa détention pour se montrer curieuse, avide d'acquérir du savoir et de dispenser ses connaissances et ses bienfaits. La Louise Michel, telle que l'Histoire l'a reconnue. »

Et la forêt ?

Le désavantage du vélo par rapport à la marche dans le pays des forêts, c'est que l'on ne parcourt que les routes, les rues des villages ou les gros chemins. L'un des cyclistes (moi en l'occurrence) n'était pas entièrement remis d'une intervention aux hanches ; il marchait en éprouvant une certaine gêne. Hors la visite de la tuffière d'Armory et une balade autour de l'abbaye du Val des Choues, la forêt, ses défis, ses délices et ses mystères sont restés lointains, presque abstraits bien que défilant à quelques mètres. On ne peut la connaître dans sa complexité et éprouver ses richesses (dont les bruits et les parfums) qu'en la parcourant à pied. La randonnée procure une plus grande immersion sensitive que le vélo.

La forêt est aujourd'hui, à lire des auteurs comme Gaspar d'Allens (2019, 2024)³ et beaucoup d'autres, un enjeu majeur pour notre vie sur terre. Pas seulement pour notre survie face au changement climatique et à la dégradation de la biodiversité, mais aussi pour notre survie culturelle et sensible en tant que communauté co-habitante de la terre. D'Allens, qui a fait son tour de France des forêts comme journaliste, rapporte de nombreux témoignages de ruraux désorientés, désespérés et souvent prolétarisés par la destruction industrielle lente, voire parfois très rapide, de leur milieu de vie et de mémoire. Par ce qu'il nomme, à juste titre, « l'exode forestier » qui est une variante spécifique de l'exode rural.

On lui reprochera en passant – mais ce n'est pas sans importance pour comprendre ce qui est en jeu – qu'imputer ces destructions aux seuls capitalisme et néo-libéralisme est un peu sommaire, alors que c'est le productivisme industriel qui est en cause. Les exemples des régimes communistes soviétique, chinois ou cambodgien montrent le contraire (collectivisation des terres ou « deuxième servage » en URSS, mainmise totale de l'État sur les campagnes en Chine, destruction du patrimoine rural, quasi-esclavage, monoculture, famines paysannes dans nombre de pays communistes, dégradations environnementales majeures...).

Mais bien évidemment nous ne contestons d'aucune manière les ravages du capitalisme contemporain dans ce domaine, y compris les actions de « greenwashing » que d'Allens dénonce très justement, avec de nombreux exemples à l'appui. Nos ressources, notre sensibilité et notre imaginaire doivent se reconnecter à la forêt vivante qui est notre bien commun.

Bernard De Backer, août 2024

P.S. Notre voyage s'est terminé par un retour sinueux vers Bruxelles, en passant deux jours dans la ville de Laon, puis en visitant le Familistère de Guise. La visite de Laon mériterait un article en soi, tant historique que social, notamment par le biais de deux rencontres surprenantes et de la particularité humaine de cette ville médiévale, quelque peu en déshérence, nichée au sommet d'un plateau en forme de haricot. Quant au Familistère de Guise, en partie restauré, une « utopie réalisée » de l'industriel J.-B. Godin au XIX^e siècle, il est soufflant. J'aime ces coins perdus de France (Avesnois, Lorraine, Argonne, Ardennes...) et d'Europe en général. C'est, comme je l'ai écrit, plus intéressant que nombre de voyages lointains. Surtout à vélo !

Sources

d'Allens Gaspard, *Main basse sur nos forêts*, Éditions du Seuil, 2019

d'Allens Gaspard, *Des forêts en bataille*, Éditions du Seuil, 2024

Gaspar d'Allens - Écrivain et journaliste engagé, interview par *Nous Sommes Forêt*, 2024

³ Curieusement, aucun des deux livres cités de d'Allens n'évoque le Parc national des forêts alors que leur publication est contemporaine (2019) ou postérieure (2024) à sa création. On Harrison Robertaurait aimé savoir ce qu'il en pense.

Harrison Robert, *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental*, Flammarion, 1992

Michel Louise, *Lettres d'Auberive*, préface et notes de Xavière Gauthier, Abbaye d'Auberive - L'Œuf sauvage, 2005

Site officiel du Parc national des forêts

Quelques sites en lien avec la « bataille des forêts »

(nombreux liens vers des sites de mouvements associés)

Dryade AMAP bois bûche

Pro Silva

Réseau pour les alternatives forestières

Sylva Foundation (UK)

Société royale forestière de Belgique

Sur Routes et déroutes

L'arbre qui cache la forêt

Voyages à vélo (récits et articles associés)